

Entretien avec Wanjiru Kamuyu pour JUNE EVENTS 2025

Propos recueillis par Mélanie Drouère

Fragmented Shadows est présenté le 12 juin à 19h30
au Théâtre de l'Aquarium

Comment l'approche du corps comme réceptacle de mémoire s'est-elle imposée à vous ?

L'idée est née dans cette salle même du Théâtre de l'Aquarium. En assistant à une pièce de Nacera Belaza, j'ai été traversée par l'envie d'explorer le corps comme vecteur de libération. Cette intuition prolongeait un travail entamé avec *An Immigrant's Story* autour des mémoires personnelles et collectives. J'ai voulu approfondir cette notion du corps comme archive vivante, comme musée ou mausolée intime dans lequel s'inscrivent souvenirs, émotions, héritages. Chaque fibre, chaque cellule est dépositaire de traces qui influent sur notre panel d'états émotionnels : c'est l'énigme de ce processus, dans toute sa complexité, qui retient ici mon attention.

En quoi Fragmented Shadows s'inscrit-elle dans l'exploration des récits manquants qui imprègne votre parcours artistique ?

Dirk Korell, mon collaborateur dramaturge d'*An Immigrant's Story*, et moi avons mis à profit une résidence en 2023 à la Villa Albertine aux États-Unis, terre natale de ma mère, pour nourrir cette recherche. Je m'interrogeais sur mes mémoires ancestrales, en particulier du côté de ma mère, Africaine-Américaine, et sur leurs répercussions corporelles. Ces questions rencontrent naturellement la notion de « healing justice » (justice de guérison, ou de restauration), en particulier portée par Cara Page du mouvement Black Lives Matter : comment briser les cycles oppressifs transmis dans les corps pour les générations à venir ? En travaillant le corps comme archive, nous touchons forcément à des récits tus, effacés, traumatiques parfois. La scène devient alors un espace pour réécrire, guérir, faire entendre des voix silencieuses.

Quelles sont les pratiques de soin qui ont nourri votre processus de création ?

Nous avons exploré des pratiques somatiques et la fasciapulsologie, une thérapie manuelle centrée sur les fascias, ces membranes fines et sensibles qui relient tous les tissus du corps. Ces structures constituent aussi des lieux de mémoire dans lesquels Marion Blondeau, praticienne et interprète, et moi nous sommes immergées. La respiration consciente, les scans corporels, le yoga et l'imaginaire ont également enrichi notre gestuelle, dans une écoute profonde du corps et de ses impulsions.

Comment avez-vous abordé ce travail de mémoire corporelle avec les interprètes ?

Le processus a commencé par un partage ouvert de mes intentions et de mes ressentis. J'ai voulu créer un espace safe pour que chacun·e puisse livrer ses propres histoires, ses danses, ses rituels. Élodie Paul a apporté le Gwoka guadeloupéen, Sherwood Chen sa pratique du Body Weather, née au Japon sous l'impulsion de Min Tanaka. J'ai partagé le ring shout, une danse de résistance spirituelle transmise par les descendant·es des Africain·es-Américain·es aux États-Unis. Toutes ces pratiques incarnent une mémoire en mouvement qui s'articulent à une approche corporelle sensible et subtile.

Quels choix scénographiques et musicaux soutiennent cette immersion sensorielle ?

Avec Jean-Philippe Barrios (LACRYMOBOY), notre collaboration sonore est très organique. J'ai rapporté des sons du quotidien enregistrés lors de mes voyages en Afrique et aux États-Unis, prémisses de ma propre recherche sonore. Les fréquences vibratoires dans la composition sont ainsi devenues un espace de soin en soi. La scénographie que nous avons imaginée avec Birgit Neppi nous plonge dans un décor inspiré de l'intérieur du corps : fascias, cellules, fluides, mais aussi d'éléments naturels comme les algues ou l'eau. C'est une scénographie abstraite, évocatrice, qui stimule l'imaginaire. Enfin, la création lumière, signée Cyril Mulon, est absolument essentielle à l'immersion. J'en avais dès l'origine une vision très précise : une lumière cinématographique, mystérieuse, jouant avec l'ombre et la pénombre. En collaboration nous tous et toutes avec David Gaulein-Stef, assistant à la mise en scène, nous avons créé un dialogue sensible entre lumière, décor et mouvement.